

La deuxième partie est consacrée aux 38 baies dites « modernes », c'est-à-dire réalisées entre 1856 et 1993. L'ouvrage apporte pour ce corpus des vitraux du XIX^e siècle un panorama inédit et fort appréciable tant pour élucider les thèmes développés que pour identifier les scènes des événements historiques cornouaillais. L'éclectisme des programmes iconographiques reflétant ici le romantisme d'une « celtomania » débridée, là une religiosité réactionnaire, est ici comme dans bien d'autres lieux attendrissant et magnifiquement servi par une illustration en quadrichromie de qualité et précise.

Si on succombe au charme de l'analyse botanique et picturale de la flore stylisée ou naturaliste incluse dans l'introduction de cette deuxième partie, on peut regretter une nouvelle fois que le contenu de l'annexe III n'ait pas été intégré à la description de chacune des œuvres. Leur lecture et leur compréhension en auraient été facilitées.

Les trois baies peintes après la deuxième guerre mondiale, incongrues certes dans cet ensemble, reflètent cependant des moments de la création du XX^e siècle. Elles provoquent des jugements sévères injustifiés, tant, ainsi juxtaposées, les baies 18 (1952) et 19 (1869) révèlent une parenté certaine. On regrettera l'absence d'illustration de la baie 35..., maillon important dans la chaîne de la création du XX^e siècle à la cathédrale, création délibérément abandonnée au profit de la restitution dans les trois baies hautes du rond point !

L'ouvrage sur les vitraux jusqu'ici méconnus de la cathédrale de Quimper était nécessaire et à la hauteur de son objet qu'il met enfin à la disposition des chercheurs et du public. Il constitue un remarquable dossier des travaux exécutés et l'on se prend à rêver que tous les grands chantiers de restauration du patrimoine bénéficient d'autant d'énergies et de talents.

Geneviève LE LOUARN

Jean-Jacques RIOULT et Sophie VERGNE (dir.), *Les orfèvres de haute Bretagne*. Cahiers du Patrimoine n° 83, Inventaire général du patrimoine culturel, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006, 496 p., ill.

Après les orfèvres de basse Bretagne et les Nantais, voici le dernier volume concernant la Bretagne. Cet important ouvrage de presque 500 pages fait le tour de la question. La première chose qui saute aux yeux dès qu'on l'ouvre est la qualité, on serait tenté d'écrire le luxe, de l'iconographie. Il n'y a pour ainsi dire pas une page qui ne soit rehaussée d'une photographie couleur. Les détails sont mis en valeur, les poinçons les plus effacés sont illustrés, l'or et l'argent chatoient. Comme les précédents, il

s'organise en cinq parties. La première est consacrée à la profession : cadre institutionnel, organisation des communautés et acquisition du métier. La deuxième concerne la production, religieuse puis civile. La troisième est un répertoire des villes d'orfèvres (Dinan, Dol, Fougères, Lamballe, Rennes, Saint-Brieuc, Saint-Malo, Vitré). Suit un important dictionnaire biographique des orfèvres, enrichi du corpus de leurs poinçons. Le volume se termine par un catalogue illustré des œuvres. Quelques annexes particulièrement intéressantes (inventaires après décès d'orfèvres, quittances, dénombrements...) viennent compléter l'ensemble.

La prosopographie des orfèvres est très riche. Les auteurs ont pointé dans la documentation toutes les occurrences concernant les hommes de l'art. Cela permet de reconstituer les carrières, de mettre en lumière les formations et la vie professionnelle, les réussites et les échecs. Le classement alphabétique renseigne sur les lignages que l'on peut suivre à travers le temps. Le cas de la famille Hamon, de Saint-Malo, est révélateur. Le premier repéré dans la documentation est Guillaume (1629-v. 1684). Deux de ses six enfants sont orfèvres et la tradition familiale se poursuit jusqu'à Pierre-Guillaume (1712-?) qui quitte probablement sa ville natale pour s'installer comme orfèvre en Amérique. Croisant les registres paroissiaux et les archives de la Monnaie et des métiers, les auteurs nous livrent un dossier particulièrement intéressant. Le catalogue des œuvres est sans doute la partie la plus facile d'accès. Les illustrations, d'excellente qualité, permettent une première approche très visuelle du sujet. Les croix, reliquaires et vases sacrés laissent peu à peu la place à l'orfèvrerie civile, dominée par les plats, les coupes et les couverts. Chaque objet est présenté dans le détail. En marge, une description très technique présente les matières utilisées, les méthodes d'assemblages, les poinçons, les armoiries, l'historique des objets et leur localisation actuelle. Un texte plus accessible au grand public souligne les éléments à retenir et replace l'objet dans son époque, soulignant ses côtés novateurs ou au contraire ses archaïsmes. Les collections publiques et paroissiales ont été mises à profit dans cette partie, mais il faut souligner un gros effort de présentation d'objets conservés dans des collections particulières ou dans des familles, en particulier pour tout ce qui concerne l'orfèvrerie laïque des XVII^e et XVIII^e siècles. L'époque contemporaine n'est pas oubliée. Quatre pages sont consacrées à l'atelier Désury qui fonctionne à Saint-Brieuc aux XIX^e et XX^e siècles. Le livre se termine d'ailleurs sur une remarquable crose épiscopale réalisée en 1929 pour Monseigneur Tréhiou, évêque de Vannes, sur des dessins de l'architecte James Bouillé (à qui l'on doit, entre autre, la chapelle de l'institution Saint-Joseph de Lannion), d'inspiration très « Seiz Breur ». Les documents d'archives publiés p. 469-479 permettent d'aborder le sujet par la documentation écrite. Les inventaires après décès, dressé immédiatement après la mort des orfèvres ou de possesseurs d'orfèvrerie laissent rêveur. Les sources et la bibliographie proposent à la fin des pistes de recherches et de lectures.

Après tant d'éloges, les auteurs nous permettront de souligner quelques limites. Dans la première partie, les médiévistes regretteront la discrétion de leur période. Si peu d'objets ont survécu aux soubresauts de l'histoire, les archives duciales nous apportent beaucoup d'informations sur les orfèvres et leur production à la fin du Moyen Âge. Nous ne citerons pour mémoire que des sources particulièrement riches. Les registres de chancellerie gardent la trace de plusieurs nominations d'orfèvres (devant l'administration monétaire) ainsi que des commandes qui leur sont faites dans la seconde moitié du XV^e siècle. Jehan Aoustin, qui semble évoluer entre Rennes et Nantes, apparaît par exemple plusieurs fois (en 1462, 1466, 1467...) pour différents travaux réalisés pour le duc François II (1458-1488). Par ailleurs, ces mêmes documents enregistrent les commandes et surtout les envois à la fonte de l'orfèvrerie ducale ou aristocratique (Rieux) et viennent compléter les précieux inventaires du trésor de l'Épargne du duc. Il est probable que l'étude attentive des archives permettrait de faire avancer considérablement notre connaissance de l'orfèvrerie médiévale, souvent négligée par les spécialistes. Comme nous l'avons dit, les documents d'archives publiés dans cet ouvrage énumèrent œuvres et outils et ouvrent une fenêtre sur le métier d'orfèvre, mais ils laissent aussi un petit goût d'inachevé. En effet, bien des petits objets sont décrits (bague, « bonne-foi », petites croix) qu'on aurait aimé voir dans le catalogue, en plus des somptueuses pièces présentées au fil des pages. Enfin, il faut mentionner quelques erreurs d'attributions appuyées sur des armoiries. Par exemple, le couvert n° 67 de la fin du XVII^e siècle, attribué aux Coëtivy (fascé d'or et de sable de six pièces) porte d'or à trois fascés de sable, et a été fabriqué à une époque où ce lignage avait disparu depuis un siècle et demi. De même, l'écuelle n° 118 donnée aux Parcevaux (d'argent à trois chevrons d'azur) porte d'azur au chevron d'argent accompagné en chef de deux étoiles et en pointe d'un croissant. La sévérité n'est pas ici de mise et nous savons par expérience combien il est difficile d'attribuer des objets par l'héraldique...

Ces quelques remarques ne doivent pas ternir un ouvrage remarquable par bien des aspects (érudition, illustration, inventaire des hommes et des œuvres). Elles ne font que refléter l'état d'avancement de la recherche dans ce domaine qui privilégie à juste titre les XVII^e et XVIII^e siècles du fait de la richesse du patrimoine conservé. Après la basse Bretagne et Nantes, voici donc la Bretagne entièrement couverte dans le domaine de l'orfèvrerie. Les historiens, collectionneurs et amateurs trouveront dans *Les orfèvres de haute Bretagne* de quoi compléter leurs connaissances ou leurs collections. Cette synthèse remarquable, en réunissant en un seul volume des objets dispersés entre collections publiques, semi-publiques ou privées, permet de se faire une idée très nette du luxe qui rehaussait la vie de l'Église et des plus riches de la fin du Moyen Âge à l'époque contemporaine.

Yves COATIVY